

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (novembre à mai) — les vacances exceptées :: :: ::

L'ÉTUDIANT

AFFIRMONS NOUS!

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.

Rédigé en collaboration Universitaire

Les marchands qui tiennent à la clientèle des Étudiants feraient bien d'annoncer dans notre journal. C'est le plus sûr moyen de les atteindre.

2ème ANNÉE — No 7

MONTRÉAL : 20 DÉCEMBRE 1912

Abonnement : \$1.00 — 5 sous le No

L'apathie universitaire pour la culture physique

Dans un article précédent, je me suis efforcé de démontrer la nécessité de la culture physique pour tout être humain, à plus forte raison pour les sédentaires, et son influence salutaire sur l'intelligence et le caractère.

L'Intellectuel, ai-je dit en substance, qui s'adonne à une culture physique rationnelle, acquiert le goût et l'habitude des idées nettes et claires; il aime l'action, et jaloux de mettre ses forces à l'abri de toute dépense inutile et nuisible, il devient forcément moral.

Puisque la culture physique est indispensable à tout homme soucieux de sa santé intellectuelle et morale, pourquoi donc la grande majorité de nos étudiants s'obstient-elle à ne pas profiter de l'ambaine inespérée qui s'offre à elle cette année?

Si vous demandez aux abstentionnistes pourquoi ils ne vont pas aux leçons de culture physique, ils vous donneront deux "grandes" raisons: ils n'en ont pas besoin, ou ils n'en ont pas le temps.

Ils n'en ont pas besoin! Ah! laissez-moi rire! Oh plutôt contemplez donc les individus qui vous répondent ainsi. Regardez-moi ce teint anémié, bilieux, ces yeux caves et atones, cette démarche de polichinelle qui sort de sa boîte, apanage de la plupart de nos étudiants. Voyez tous ces gens qui sont malades et qui n'ont pas besoin du remède sauveur. Et dites-moi si vraiment ce spectacle n'est pas encore plus affligeant que ridicule. Passe encore, si cette réponse vous était faite par nos rares étudiants qui jouissent d'une bonne santé. Mais non, ceux-là sont les plus assidus au gymnase; ils comprennent que la santé est un bien qui ne se conserve qu'à force de soins, et qu'ils ne faut pas attendre qu'on l'ait perdue pour en apprécier la valeur.

"Je n'en ai pas besoin!" Heureusement ils sont de plus en plus rares ceux qui invoquent ce prétexte; ils se rendent compte du ridicule de leur situation, et vont maintenant, pour la plupart se confondre dans le troupeau de "ceux qui n'ont pas le temps".

"Je n'ai pas le temps!" Devant cette réponse que vous a jetée en passant l'individu qui continue là-bas sa marche affairée, vous demeurez un instant songeur. Vous avez lu quelque part que Gladstone, qui avait pourtant assez d'occupations, trouvait néanmoins chaque jour le moyen de consacrer quelque temps aux exercices physiques, qu'il considérait essentiels au bon fonctionnement de son intelligence; vous savez aussi que la plupart des hommes d'Etat contemporains, et ce ne sont pas les moins occupés des mortels, imitent Gladstone sur ce point, vous savez tout cela, et avez devant vous un homme jeune comme vous, qui est tellement occupé à meubler son esprit qu'il n'a pas le temps de veiller à son corps! Quel génie cette frêle enveloppe doit-elle renfermer!... Puis tout à coup, vous vous ressaisissez un peu. Vous avez vu ce même jeune homme jouer au billard pendant une couple d'heures sans arrêter; vous l'avez vu, maints soirs de culture physique, aller s'enfermer dans un théâtre, vous l'avez aperçu flânant de longues heures dans les corridors propres et parfumés de la Maison des Étudiants. Et de toutes ces petites observations vous en venez finalement à la conclusion que le temps de votre homme ne devient précieux qu'au moment d'aller prendre la leçon de culture physique.

Ah! je sais qu'il y a quelques sinueux que l'amour de l'étude courbe toute la journée sur leur table de travail, et qui ne prennent de sommeil que ce que la nature leur arrache! Mais pourquoi s'affaiblir les yeux à apprendre des articles de codes, des faits et des théories qu'ils n'auront pas la vita-

lité suffisante de mettre en usage pratique? Ce n'est pas le savoir que nous possédons, mais le savoir que nous utilisons, qui compte. La reconnaissance de cette vérité vitale est un des facteurs principaux des réformes éducationnelles qu'on pousse actuellement de l'avant, dans beaucoup de pays qui n'ont pas encore atteint, comme la province de Québec, l'apogée de la perfection en matière d'instruction publique.

Mais ils sont si rares, les sincères! Sont-ils plus que cinq ou six? Je ne crois pas.

Et les autres? Ah! oui! Parlons-en des autres. Parlons de ceux qui ont le temps de passer leurs soirées à flâner, à courir les spectacles et les théâtres, parce que ça leur est un plaisir, et qui n'ont pas le temps de venir faire de la culture physique, parce que ça exige un effort. Parlons d'eux et disons qu'ils ne sont que des êtres mous et sans caractère. Il faut du caractère pour aller deux fois la semaine s'enfermer dans une salle et y faire travailler ses muscles; pour flâner et s'amuser bêtement, il ne s'agit que d'être un type sans personnalité et sans ressort, un mannequin, comme malheureusement nous en avons trop à Laval.

L'étudiant, répète-t-on souvent, est l'homme de l'avenir. C'est l'espoir de la race! Pauvre race! si l'étudiant actuel est son seul espoir à elle si malade, il y a bien lieu de désespérer d'elle...

L'éducation physique est la grande régénération physique, intellectuelle et morale. Nous côtoyons un monde sans l'apercevoir.

Au moment où la vie mal réglée que nous menons dans la province de Québec, vie intense, parce que nous ne savons ni travailler, ni nous reposer, au moment où l'alcool empoisonne notre race et va l'anéantir peu à peu si les pouvoirs publics ne prennent des mesures énergiques, où les ennemis de la race canadienne-française se réjouissent de sa décadence, il faut que tous les patriotes se groupent et agissent contre les causes de cet état maladif qui n'est encore que de la torpeur, mais qui pourrait, si on n'y prend garde, se transformer en coma mortel.

Il faut réveiller le dormeur fatigué qui rêve, il faut le provoquer à l'action utile et tonifier son système nerveux par les exercices du corps, dosés en raison de sa fatigue constitutionnelle, et cela par une gymnastique basée sur une méthode pédagogique ne donnant prise à aucune acrobatie ni à aucun besoin de parade d'un goût souvent fort douteux.

Il n'est que temps de réagir: déjà les races qui nous entourent nous ont dépassés sur le terrain commercial et industriel parce qu'ils poursuivent une grande idée directrice, et qu'ils savent répartir également la somme de l'effort utile à produire en apprenant dès l'école à savoir travailler et surtout à savoir se délasser.

Amis, si nous voulons que notre race se réveille, commençons par nous réveiller nous-mêmes. Allons, frottons-nous les yeux et faisons de la culture physique, car c'est là qu'est le salut.

BRIQUET.

"THAIS"

N'oublions pas que c'est demain, samedi, que les Polytechniciens donnent au théâtre "Sa Majesté" leur soirée de gala.

"Thais" de Massenet est à l'affiche. Mme Méliis, MM. Jean Riddez et Conrad sont les principaux interprètes.

Qu'on se le redise!

Portrait de Commines

Le visiteur qui parcourt les salles de sculpture de la Renaissance au Musée du Louvre, s'arrête parfois devant un petit monument funéraire sur lequel deux personnages, un homme et une femme, en costume de la fin du XVI^e siècle sont représentés à genoux et les mains jointes. Ce sont deux statues en pierre peinte, étonnantes de vie et de vérité. L'homme est de haute stature; son visage ovale est énergique et doux; il a la bouche fine, l'œil vif et intelligent. C'est lui sans doute qui a voulu faire graver sur le sarcophage où il devait se reposer des agitations de la vie cette brève devise qu'on y peut lire encore aujourd'hui: "Qui non laborat non manducet". Celui qui ne travaille pas ne doit pas manger. Cet homme fut Philippe de Commines, un grand travailleur, un grand politique, et par surcroît un grand écrivain, notre premier historien moderne.

Son éducation.

Il avait peu de littérature. Il s'est plaint bien des fois que sa "nourriture", confiée à un tuteur négligent eût été incomplète. On lui avait appris à monter à cheval, mais il ne savait pas le latin. Il n'avait pas lu les auteurs anciens. Il n'avait pas étudié la rhétorique pédantesque de son temps. Il n'avait reçu que l'éducation des hommes, des choses et de la vie. Il ne connaissait pas tout son bonheur.

Comment il devint Français.

Pendant l'été de 1472 le duc de Bourgogne, pour se venger du roi, ravageait brutalement la Normandie. Un jour, sans doute pour récompenser Commines d'un bon conseil, il lui jeta sa botte au visage; et les courtisans, jaloux du jeune chambellan, l'appelèrent "tête botée". Commines dévora l'affront. Mais dans la nuit du 7 au 8 août il quitta le camp bourguignon pour aller se mettre au service de Louis XI. Il s'était fait acheter très cher d'un roi très avare qui se connaissait en hommes...

Comment il fut ruiné.

A son lit de mort Louis XI voulut réparer un certain nombre d'injustices qu'il avait commises et qui ne pouvaient plus lui servir à rien. Il se repentit particulièrement d'avoir dépouillé la famille de la Trémoille pour enrichir Commines. Il fit dire au dauphin son fils:

"Il est homme de bien et m'a bien servi. Donnez-lui deux mille livres de rente". C'était une liquidation de faillite. Louis XI qui, par l'intermédiaire de Commines, avait trompé et volé tant de gens, mettait sa conscience en règle en dépouillant son complice avant de mourir.

Les mœurs du temps.

... Cet homme qui vit dans la perpétuelle crainte du poison, qui chasse par défiance les serviteurs les plus dévoués et s'enferme avec deux laquais, cet homme que l'on voit tout grelottant faire semblant de lire ou de comprendre les dépêches afin de laisser croire qu'il est encore bien vivant, cet homme qui dans les fossés de son château entouré de grilles et garni de tours, fait placer quarante arbalétriers jour et nuit, enfin cet homme qui supplie à genoux un ermite de le rajourner à prix d'argent, c'est Louis XI "le plus sage" prince de son temps. — En quel temps étrange sommes-nous donc? Quelle perspective brutale l'histoire nous ouvre sur le quinzième siècle finissant! Hypocrisie, cruauté, lâcheté, tout peut se résumer dans ces trois mots...

Communes précurseur de Bossuet.

... Aucun détail ne demeure inexplicé: la narration de l'historien se déroule dans la lumière. Pourtant il est des événements qui paraissent contredire toutes les lois de

NOËL

Le ciel est noir, la terre est blanche; — Cloches, carillonnez gaiement! — Jésus est né; — la Vierge penche Sur lui son visage charmant.

Pas de courtines festonnées Pour préserver l'enfant du froid; Rien que les toiles d'araignées Qui pendent des poutres du toit.

Il tremble sur la paille fraîche. Ce cher petit enfant Jésus, Et pour l'échauffer dans sa crèche L'âne et le boeuf soufflent dessus.

La neige au chaume cond ses franges. Mais sur le toit s'ouvre le ciel Et, tout en blanc, le cœur des anges Chante aux bergers: "Noël! Noël!"

Théophile GAUTIER.

notre esprit et dont l'explication n'apparaît pas, même à la réflexion; il faut remonter au-delà des causes humaines et tangibles. Tout homme qui a besoin de comprendre, a besoin de Dieu, et c'est pourquoi Dieu apparaît si souvent dans l'œuvre de Commines... Sainte-Beuve s'étonnait qu'il pût aller à une moralité médiocre un sentiment religieux si profond. Et il l'accusait d'hypocrisie ou peu s'en faut. Voilà un jugement bien rapide. Ce n'est point par le cœur, sans doute, que Commines est religieux; mais, scrutateur infatigable des événements et des pensées humaines, trouvant toujours au bout de toutes choses le mystère ou l'injustice, il se réfugiait en Dieu et, là du moins son intelligence trouvait le repos.

Communes observateur satirique.

Voici Olivier le Daim, barbier de Louis XI. Son maître l'envoie en ambassade à Gand, auprès de la jeune duchesse de Bourgogne; et il s'est endimanché pour la circonstance, "vestu beaucoup mieux, dit Communes qu'à lui n'appartenait". Aussi voyez le sourire dédaigneux des grands seigneurs à l'arrivée de ce lourdaud. "Dites votre créance, maître Olivier". Maître Olivier se trouble: il répond qu'il n'a charge de parler qu'à la duchesse et à part. On s'esclaffe: ce beau dunoisien demande un rendez-vous! "Ce n'est point la coutume, lui dit-on, surtout lorsqu'il s'agit d'une jeune demoiselle à marier." Il s'entête: il veut une audience privée. Simon il ne dira rien. Au fait peut-être ne sait-il que dire. Et il part sous les huées sans avoir rien dit. Toute la ville le bafoune; on parle déjà de le jeter dans la rivière. Il s'enfuit. Bel ambassadeur pour un roi de France!

Conclusion.

Communes est moins dur que son temps. Il ne s'enferme pas dans l'ironie. Il s'émeut; il sympathise avec les hommes qu'il observe. La contemplation de la triste destinée des grands lui arrache des accents d'incomparable éloquence. Et il fait monter jusqu'à Dieu sa protestation contre les misères imméritées des peuples qu'on opprime... Et c'est par là que malgré ses fautes il achève de gagner notre sympathie. Bon serviteur de la monarchie française, politique généreux et clairvoyant, profond observateur des hommes, historien consciencieux, il a su encore mettre un beau style au service de nobles idées. C'est lui faire injure que de voir en lui un Machiavel un peu moins systématique que l'autre. Il croit fermement que la justice aura le dernier mot. S'il constate et s'il paraît accepter l'immoralité politique de son siècle, du moins s'efforce-t-il de la contrebalancer par une conception religieuse de la vie et de la société.

R. GAUTHERON.

Chronique Universitaire

- 1913 -

Encore une autre fois décembre
Va retourner le sablier.
Le présent entre dans ma chambre
Et me dit en vain d'oublier.

TH. GAUTIER.

Je me suis toujours demandé, pourquoi la coutume est de se réjouir chez tous les peuples de tous les pays, au début de chaque nouvelle année...

Cette époque, ne devrait-elle pas plutôt être un temps de recueillement et bien souvent, de pensées amères?

Ne vous est-il donc jamais arrivé déjà, la veille du premier jour de janvier, dans votre chambre aimée d'étudiant, de souger avec regret à l'année qui allait disparaître à l'horizon des temps, avec toutes ses joies, ses plaisirs, ses consolations, avec toutes ses peines, ses désenchantements, ses tristesses?...

N'avez-vous, jamais regretté cet an qui s'en va, à cause de tout ce qu'il a eu pour vous d'agréable et qui ne reviendra plus; à cause de tous les découragements, les déboires qu'il vous a apportés, mais que vous êtes parvenu à surmonter et qui sont peut-être sans une grande aptitude au côté de ceux que l'an futur vous réserve?

Les fins d'années sont toujours si tristes, lorsqu'on y pense, on il est impossible que le premier matin de janvier soit gai; car tous les ans, il y a quelque chose qui meurt en nous ou plutôt, quelque chose de nous qui meurt.

Cette partie de nous-mêmes qui est morte, qui meurt à chaque année, c'est ce grand nombre d'illusions perdues au fil des jours qui viennent de s'écouler; illusions de jeunes sur la vie, de naïfs sur l'amitié ou l'amour, qui sont si intimement liées à notre existence que sans elles nous ne saurions exister; et c'est ainsi que nous mourons peu à peu jusqu'à l'agonie finale.

On laisse un peu de soi-même.

A toute heure, en tout lieu...

x x x

Mais à quoi bon, après tout, brayer du noir?

En effet, bon qui s'y arrête et les peuples sont sages de noyer dans la joie leurs souvenirs lugubres ou leurs sombres pressentiments, car il y a dans cet oubli volontaire une philosophie pratique: à quoi bon, en vérité, songer aux événements tristes qui ont traversé notre vie passée ou aux probabilités du futur... La vie est un rêve dit-on, et il importe de le vivre ce rêve le plus doucement possible; "quand on est mort, c'est pour longtemps", comme dit l'autre.

Puisse ce premier janvier, être pour vous tous, étudiants et étudiantes, l'aube d'une année de paix, de succès, et d'allégresse!

Puissions-nous, durant les douze mois qui s'en viennent, ne pas connaître les embarras d'argent; être préservés de tout ce qui affole ou affaile; ignorer les goumeux et les pédants; voir nos rivaux en amour confondus et nos futures continuer de nous susurrer: "Ah! ce Gaston (ou ce Philippe ou ce Lorenzo) comme il sait gentiment tout vous dire!" Que notre vie demeure gaie et exempte de tous soucis (les examens y compris); qu'un bonheur perpétuel soit notre lot durant les trois cent soixante-cinq jours qui s'amènent et puissions-nous avoir cette allégresse de tous les jours qu'avait Gaston Boissier: "même au repos —rapporte Domnie—un sourire errait sur ses lèvres".

Qu'une amitié saine avec quelques-uns de vos confrères vous fasse oublier les mille petites tracasseries de la vie d'université, et vous protège contre l'embêtement (un mal nouveau) qui est le roi de l'heure au quartier latin. Et si mes vœux pouvaient

avoir quelque pouvoir, j'appuierais volontiers pour que les cours soient moins ennuyeux et les examens moins nombreux.

Qu'un grand amour enveloppe toute votre vie et vous console de la mesquinerie, de l'hypocrisie ou de l'ingratitude de ceux avec qui vous êtes obligés de vivre et vous fasse trouver bonne la vie...

Sachez profiter des bonnes fortunes de l'heure présente, je saurais gré à l'an nouveau de vous en apporter beaucoup car il ne faut pas que vous puissiez vous dire l'an prochain, à pareille époque:

J'ai croisé le bonheur, une fois sur ma route, et, bon comme un enfant, je l'ai laissé passer.

Enfin, pour terminer je vous dirai cette phrase, que chacune de nos futures se rappelle avoir lue dans une lettre de Mme de Sévigné: "Je vous souhaite une heureuse année, et, dans ce souhait, je comprends tant de choses que je n'aurais jamais fini, si je voulais vous en faire le détail."

Jacques HERMIL.

Coup de Crayon

(Suite de la suite à la suite)

Le père de Pie offrit un coup et Pie, pour se réchauffer, se versa trois doigts de "Croix Rouge" qu'il but avec une grimace. —"Christophe Colomb, que c'est mauvais", dit-il, "j'en paye un autre pour me rincer la g..." Il se versa un "ponny" XXX qu'il but.

L'oncle Jos. proposa l'apéritif. Pie se travailla un petit chef-d'œuvre d'absinthe, qu'il but et vint s'attabler au café Français.

Le grand-père paternel commanda le vin; Pie à lui seul but sec une bouteille et la moitié d'une autre de Saunterne vieux.

Le grand-père maternel fit apporter le coup de digestion. Pie se mixa un "pom-pier" haut comme ça qu'il but.

L'ami Rosaire paya le coup de l'amitié. Pie se prépara un maître "Laval", qu'il but les larmes aux yeux.

—"Cochonnerie, que c'est bon", dit-il, et jusqu'au soir, Pie suivit avec intérêt les cours de ce "Laval" là.

Pie rentra pour souper, sa mère ne lui permit ni café, ni thé, ni vin, parce que, prétendait-elle, toute boisson toxique nuisait au sommeil.

Pie fut le seul de la famille qui reposa bien cette nuit et sa maman lui fit gentiment remarquer l'efficacité de ses conseils de la veille.

POINTE-SECHE.

: o :

Mon Courrier

"E".

L'auteur de l'article me prie de vous remercier bien sincèrement pour les paroles d'encouragement que vous lui dites d'une manière si gentille. Il eût aimé, il me l'a laissé entendre, vous répondre personnellement. Mais comme il n'y avait ni nom, ni adresse, il regrette de n'avoir pu le faire.

Docteur Lebousang.

Nous attendons que l'espace nous permette de publier votre intéressant article tout au long.

Désirat.

Nous reproduirons plus tard votre article, si d'ici là, vous avez fait connaître à la rédaction votre nom véritable.

Jean d'ISCRET.

Le Doctorat de vos rêves...

(Meilleurs souhaits à mes amis, les E.E.M. de 4ième année).

D ans votre ascension de l'abrupte montagne,
O ù se voit l'embuscade, un vœu vous accompagne,
C e vœu dont l'expression sonne à l'âme l'éveil:
T ant l'oubli vient au coeur comme aux yeux le sommeil!
O ui! ceignez de fleurons vos têtes en études,
R êveurs d'un "oméga" pour vos inquiétudes,
A stre de leurs espoirs, trop brillant pour pâlir,
T rouve une heureuse issue à la tâche à subir!

Oscar LeRICHE.



BAZAR DU VOYAGE

452 Rue Sainte-Catherine Est
VIS-A-VIS DUPUIS FRERES

Valises, malles, sacs de voyage les plus choisis et les plus variés. Necessaires de Toilette pour dames et messieurs. Boîtes à bijoux, boîtes à ouvrage, porte-musique, enfin tous les articles en cuirs de fantaisie pour cadeaux. La maison se fait une spécialité de sacoches et de porte-monnaies pour dames. Vous trouverez là, le plus grand assortiment de Montréal dans ce genre de Marchandises.

SEULE SUCCURSALE SUR LA RUE SAINTE-CATHERINE EST DE LA MAISON

"LAMONTAGNE LIMITEE"

J. A. JOUBERT, Gérant.

A. E. Ste-Marie Ltée.

ANGLE SAINTE-CATHERINE ET AMHERST

Fourrures, Chapeaux, Cravates,
Cols, Gants, BERETS, Etc., Etc.

N. B. -- 10 p.c. d'escompte aux ETUDIANTS sur présentation de leur carte d'identité

"Rentiers en 20 Ans" ETUDIANTS DE LAVAL

La Caisse Nationale d'Economie

(Incorporée en vertu du Statut 62 Victoria, ch. 93). Capital inaliénable accumulé: \$700,000. Versements mensuels: 25 ou 50 centins.

Les membres de la Caisse Nationale d'Economie, retireront chaque année, après 20 ans de sociétariat, Dix ou même Quinze fois plus de revenus, sur leur placement, que si, individuellement ils avaient placé leur argent à intérêt composé. La rente qui leur sera payée, leur vie durant, est INCESSIBLE et INSAISSISSABLE.

Pour renseignements:

ARTHUR GAGNON, administrateur, 296 Boulevard Saint-Laurent, Montréal.

L' "ETUDIANT"

EST EN VENTE AUX
ENDROITS SUIVANTS

LE RESTAURATEUR DE LAVAL
LIBRAIRIE SAINT-LOUIS,

288, rue Sainte-Catherine-Est.
MILLOUX & FRERES, 252, rue Saint-Denis
J. PONY, 274, rue Sainte-Catherine-Est
DEOM & FRERE, 71, rue Sainte-Catherine-Est
C. A. BOLTE, 298, rue Sainte-Catherine-Est
(coin Saint-Denis).

NOUVEAUX DEPOTS

M. AIME LAVOIE, Coin Rachel et Coloniale
M. GUENETTE, SENECAI, St-Denis
M. DUMONT, St-Denis (Près Mont-Royal).
M. J. H. LANGEVIN, Coin Marie-Anne et Berri

Au Conseil Privé

Il s'est donné, lundi dernier, un cours de droit, d'intéressants détails sur le fameux Conseil Privé d'Angleterre, formidable machine pour tous ceux qui ne l'ont jamais vue de près.

Un journal annonce: "Maitre X s'embarque pour l'Angleterre. Il va plaider au Conseil Privé". D'instinct, le Canayen qui il en esquisse un salut d'admiration: —Hein! Ça, c'en est un qui fait son chemin. Godfroy a beau dire, le latin, ça mène loin!

Et pendant ce temps le savant maître savoure le havane du client sur le pont du transatlantique. Et demain, après l'arrivée, le noble disciple de Thémis, qui connaît son affaire, s'en ira tout bonnement, sans tapage, dans Downing Street, large comme la ruelle de l'Université.

Une maison très ordinaire abrite la justice impériale. Là, dans une salle sombre, où quarante mortels tiendraient à peine, notre voyageur tout grisé, coiffé de la perruque blanche, enveloppé de sa toge, viendra exposer les doléances de son client.

Si vous croyez qu'il faut faire déploiement d'éloquence et de gestes, vous vous trompez. Ce qu'il faut, c'est de la tenue; perruque bien poudrée, toge bien ample, et surtout, de beaux souliers vernis. Les meilleurs sont ceux de DUSSAULT, rue Sainte-Catherine. Il n'y a pas d'argument plus résistant.

ETUDIANTS DE LAVAL

Déposez vos économies à

La Banque d'Epargne

De la

CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL
Fondée en 1846

Actif total au-delà de \$33,000,000

Nombre de déposants, plus de 100,000

Bureau-Chef et 13 succursales à Montréal

La seule Banque incorporée en vertu de l'Acte des Banques d'Epargne, faisant affaires dans la cité de Montréal. Sa charte (différente de celle de toutes les autres banques) donne toute la protection possible à ses déposants.

Elle a pour but spécial de recevoir les épargnes, quelque petites qu'elles soient, des veuves, orphelins, écoliers, commis, apprentis et des classes ouvrières, industrielles et agricoles et d'en faire un placement sûr.

Intérêt alloué sur dépôts au plus haut taux courant

Nous vous réservons toujours l'accueil le plus courtis, que votre compte soit gros ou petit.

A. P. LESPERANCE, Gérant.

Demandez une de nos petites Banques à domicile, ceci vous facilitera l'Epargne

OXYGENE

Chimiquement pur pour l'usage
médical

Fourni en cylindre avec inhalateur

Pharmacie Laurence

Coin ST-DENIS et ONTARIO, Montréal

"LE PHOTOGRAPHE CONNU"

249 RUE SAINTE-CATHERINE EST
Près Sanguinet, MONTREAL.

TELEPHONE: Bureau EA 5556
Rés. EA 229

MAISON BOLTE

ANGLE DES RUES SAINTE-CATHERINE ET ST-DENIS.

MM. les Etudiants y trouveront
de la crème à la glace pour
eux et d'excellents chocolats pour "elles"

JOHN GERACIMO

320 RUE SAINTE-CATHERINE
près de la rue Saint-Denis.

Le Restaurant populaire où les Etudiants reçoivent le plus chaleureux accueil. Qu'on se le dise!

TEL. BELL EST 4683.

"Si mes soins"...

"Si mes soins pouvaient t'engager,
Me dit un jour le beau Sylvandre,
D'un air tendre...
—Que ferais-tu?" dis-je au berger.

Il demeura comme une idole
Et ne répondit pas un mot,
Le grand sot!
Il faut l'envoyer à l'école...

Claudine un jour dit à Lucas:
"J'irai ce soir à la prairie,
Je vous prie
De ne point y suivre mes pas".

Il le promit et tint parole.
Ah! qu'il entend peu ce que c'est,
Le benêt!
Il faut l'envoyer à l'école!

L'autre jour, à Nicole, il prit
Une vapeur auprès de Blaise:
Sur sa chaise,
La pauvre enfant s'évanouit.

Blaise, pour secourir Nicole,
Fut chercher du monde aussitôt.
Le nigaud!
Il faut l'envoyer à l'école.

MARIVAUX.

Vaudeville de
"L'école des Mères".

Noel Endeuillé

("Emma et Camille").
... Vous du malheur victimes passagères,
Sur qui veillent d'un Dieu les regards paternels,
Voyageurs d'un moment aux terres étrangères,
Consolés-vous: Vous êtes immortels.

(DELILLE).

Cette année-là, il faisait triste dans la maison.

Naguère, comme dans les autres demeures, régnait là aussi la joie et la gaieté. Comme autrefois, on s'était réjoui longtemps à l'avance de tout le bonheur qu'apporte avec elle la fête de Noël.

Il y a peu de temps encore, on évoquait les longues files de parents, d'amis se rendant, dans la nuit blanche, à la messe de minuit; et le retour si gai, si plein d'entrain à la maison paternelle où avait lieu le traditionnel réveillon.

Là, autour de la table familiale, le père et la mère, entourés de leurs nombreux enfants contemplant avec satisfaction ces figures débordantes de jeunesse et de vie.

Mais soudain, comme le coup de vent, à l'autonne, brise la branche desséchée, un malheur s'est abattu sur cette famille: la faucheuse. L'aveugle faucheuse a semé le vide et la désolation...

Les jours qu'on espérait si joyeux et qui s'annonçaient sous de si riants aspects ne sont plus maintenant que des jours remplis de tristesse et d'amertume. Elle n'est plus.

Ceux qui ont vécu avec elle et qui l'ont pleurée, feront seuls, cette fois, et silencieusement la route qui conduit à l'église; et la place où elle s'asseyait jadis à la table demeurera désormais inoccupée...

Consolés-vous, pourtant, vous qui l'avez aimée, en songeant qu'elle est allée, vous devançant quelque peu, fêter aux cieux la Noël éternelle...

François du VAL.

Montréal, 16 décembre, 1912.

Au Nationoscope

"Paye, Baptiste"

La foule continue cette semaine encore, d'assister au défilé si amusant des personnages de la Revue de Ral et Val, où Baptiste et Zoé conduisent Laurier et Borden; où Bourassa, Monk, Guérin, (not' maire), Jos. Bégin, Bruno Nantel et... Pierre Loti figurent également...

Il semble que les auteurs aient voulu réunir dans cette Revue tous les faits susceptibles d'égayer les habitués de ce théâtre. Et le succès ne les a pas trompés.

LEON.

Ce journal est publié par la Société de Publication Laval.

Rédaction.—Noël Fanteux.

Administration.—J. B. Mauveville

Adresse:

"L'Étudiant".

Université Laval,

Montréal.

"Nos amis les canadiens"

(Extrait)

"A un Français les jeunes gens Canadiens, il faut le dire franchement, ne paraissent pas polis; encore moins que leurs contemporains de France, ils savent se présenter. Se vantant d'avoir "des manières démocratiques", ils ne savent pas, en général, et ne veulent pas dire une phrase aimable pour aborder quelqu'un; ils se plaisent à être abordés brusquement et gaiement par une question, et congédiés de même par un simple; "Bonjour-Bonsoir!" Ils parleraient volontiers comme le "général" américain du célèbre roman vécu "Cow-boy", qui disait à un jeune Français pénétrant dans son bureau: "Une autre fois, entrez sans frapper, comme un homme libre, et gardez votre chapeau! que Dieu damne les coutumes serviles d'Europe!"

Ils entrent communément le chapeau sur la tête et le cigare aux lèvres dans un bureau ou une étude de notaire où des jeunes filles comme c'est l'usage, sont employées à travailler.

Le sans-gêne de la plupart des étudiants est un renaissant sujet de stupéfaction pour les professeurs qui viennent de France. Habitant toute la journée dans l'université, ils y causent, y fument, y crachent, y rient, y errent, même à la porte des salles de cours, et vivent dans les couloirs avec leur chapeau sur la tête, sans que ce couvre-chef se soulève jamais quand un professeur passe, et si celui-ci en marque quelque surprise aux débonnaires administrateurs de l'université, ils lui répondent sérieusement que les étudiants sont chez eux et que c'est aux professeurs à passer chapeau bas.

Quand ils viennent aux cours, ces messieurs, qui s'entendent si bien, à certains jours solennels, pour faire une ovation au maître, ne se gênent pas pour parler, rire, faire tout haut des réflexions, partir bruyamment en bande avant la fin, interpellant au besoin le conférencier et le forcer parfois à renoncer à la parole, et cela, non point, comme il se voit en France, dans des moments d'après luttés d'idées, mais en temps normal.

Au milieu d'une des grandes villes, lorsque la "retraite" annuelle est prêchée aux étudiants canadiens dans leur chapelle, ils accourent nombreux pour le commencement de chaque instruction, mais sitôt que l'orateur a eu fini d'annoncer son sujet, beaucoup se détachent de partout, du haut même ou du milieu de la chapelle, et tout bonnement s'en vont.

Le plus beau tumulte auquel il m'ait été donné d'assister en ma vie, ce fut le concert annuel et payant, donné dans une université et sous son patronage, par les étudiants d'une de ses facultés: chaque entrée de professeur, seul ou avec sa femme, était saluée, selon le degré de popularité de chacun, par une bordée d'acclamations ou de sifflets; l'arrivée des étudiants avec leur famille, leurs soeurs ou leur "sweet-heart" par toute espèce de cris d'animaux et de plaisanteries; de gros appels étaient dirigés d'une tribune à l'autre, et cela recommençait à propos de chaque morceau du concert, en formant un tumulte grandissant, que je ne quittai que lorsque je ne me sentis plus la force de le supporter. Invariablement antithèse que ce "chahut" sauvage devant tant d'habits noirs et de brillantes toilettes de soirée, sous l'éclatante lumière des feux électriques.

Une semblable influence atteint la jeunesse anglaise du Canada, et plus profondément encore; on le voit bien dans la même ville où, sur ses traditions britanniques de si haute correction, elle a greffé des coutumes de saecage annuel de théâtre, et, entre camarades, de plaisanteries dangereuses.

Nous devons reconnaître que le public canadien, pourtant si bon enfant, s'impatiente souvent de ce sans-gêne de ses étudiants, qui, à l'université, nuit à ses propres plaisirs littéraires et pourrait arriver, il le craint, à compromettre en France la bonne renommée du Canada. Mais il ne s'aperçoit peut-être pas que son propre exemple est souvent, sur ce point, une médiocre école pour la jeunesse".

Louis ARNOULD.

Un peuple qui s'alcoolise est un peuple qui s'étirole; un peuple alcoolisé est un peuple en voie de disparaître.

Dr. LEGRAIN.

Librairie Saint-Louis

Papeteries, livres, journaux, jouets, impressions et reliure, etc., Cadeaux pour les fêtes, calendriers de fantaisie, agendas et almanachs pour 1913.

Tél. Bell Est 2660

288 Ste-Catherine Est, près St-Denis

NATIONOSCOPE

SEMAINE DU 23 DECEMBRE 1912

"ROGER LA HONTE"

THEATRE-NATIONAL

SEMAINE DU 23 DECEMBRE 1912

"LES 2 ORPHELINES"

Notre Feuilleton.

No 6

JACQUES VINGTRAS

L'ENFANT

par Jules Vallés

(Suite)

Un tapage de ruche ou de ruisseau,—dès qu'elles sont seulement cinq ou six, à travailler,—puis grand'midi sonne, le silence. Les doigts s'arrêtent, les lèvres bougent, on dit la courte prière de l'Angelus. Quand celle qui la dit a fini, tous répondent mélancoliquement: Amen! et les carreaux se remettent à bavarder...

Mon oncle Joseph, mon tonton comme je dis, est un paysan qui s'est fait ouvrier. Il a vingt-cinq ans et il est fort comme un boeuf; il ressemble à un joueur d'orgue; la peau brune, de grands yeux, une bouche large, de belles dents; la barbe très noire, un buisson de cheveux, un cou de matelot, des mains énormes toutes couvertes de verrues,—ces fameuses verrues qu'il gratte pendant la prière.

Il est compagnon du devoir, il a une grande canne avec de longs rubans, et il m'amène quelquefois chez la Mère des Menuisiers. On boit, on chante, on fait des tours de force; il me prend par la ceinture, me jette en l'air, me rattrape et me jette encore. J'ai plaisir et peur! puis je grimpe sur les genoux des compagnons; je touche à leurs mètres et à leurs compas, je goûte au vin qui me fait mal, je me cogne au chef-d'oeuvre, je renverse des planches, et m'éborgne à leurs grands faux-cols, je m'égratigne à leurs pendants d'oreilles. Ils ont des pendants d'oreilles.

"Jacques, est-ce que tu t'amuses mieux avec ces messieurs de la bachelierie" qu'avec nous?"

—Ah! mais non!

Il appelle "Messieurs de la bachelierie", les instituteurs, professeurs, maîtres de latinage ou de dessin, qui viennent quelquefois à la maison et qui parlent du collège tout le temps; ce jour-là, on m'ordonne majestueusement de rester tranquille, on me défend de mettre mes coudes sur la table, je ne dois pas remuer les jambes, et je mange le gras de ceux qui ne l'aiment pas! Je m'ennuie beaucoup avec ces messieurs de la bachelierie, et je suis si heureux avec les menuisiers!

Je couche à côté de tonton Joseph, et il ne s'endort jamais sans m'avoir conté des histoires—il en sait tout plein,—puis il bat la retraite avec les mains sur son ventre. Le matin, il m'apprend à donner des coups de poing, et il se fait tout petit pour me présenter sa grosse poitrine à frapper; j'essaye aussi le coup de pied et je tombe presque toujours.

Quand je me fais mal, je ne pleure pas, ma mère viendrait.

Il part le matin et revient le soir.

Comme j'attends après lui, je compte les heures quand il est sur le point de rentrer.

Il m'emporte dans ses bras après la soune, et il m'emmène jusqu'à ce qu'on se couche, dans son petit atelier, qu'il a en bas, où il travaille à son compte, le soir, en chantant des chansons qui m'amuse, et en me jetant tous les copeaux par la figure; c'est moi qui mouche la chandelle et il me laisse mettre les doigts dans son vernis.

Il vient quelquefois des camarades le voir et causer avec lui, les mains dans les poches, l'épaule contre la porte. Ils me font des amitiés, et mon oncle est tout fier; "il en sait déjà long, le gaillard! Jacques dis-nous ta fable!"

Un jour l'oncle Joseph partit.

Ce fut une triste histoire!

Mme Garnier, la veuve de l'ivrogne qui s'est noyé dans sa cuve, avait une nièce qu'elle fit venir de Bordeaux, lors de la catastrophe.

Une grande brune avec des yeux énormes, des yeux noirs, tout noirs, et qui brûlent; elle les fait aller, comme je fais aller dans l'étude un miroir cassé, pour jeter des éclairs; ils roulent dans les coins, remontent au ciel, et vous prennent avec eux.

Il paraît que j'en tombai amoureux fou. Je dis "il paraît" car je ne me souviens que d'une scène de passion, d'épouvantable jalousie.

Et contre qui?

Contre mon oncle Joseph lui-même, qui avait fait la cour à Mlle Céline Garnier, s'y était pris je ne sais comment, mais avait fini par la demander en mariage et l'épouser.

L'aimait-elle?

Je ne puis aujourd'hui répondre à cette question, aujourd'hui que la raison est revenue, que le temps a versé sa neige sur ces émotions profondes; mais alors, au moment, où Mlle Céline se maria, j'étais aveuglé par la passion.

Elle allait être la femme d'un autre! Elle me refusait, moi si pur. Je ne savais pas encore la différence qu'il y avait entre une dame et un monsieur, et je croyais que les enfants naissaient sous les choux.

Mais tout de même, je tressaillais quand ma tante me tapotait les jupes et me parlait en bordades. Quand elle me regardait d'une certaine façon, le coeur me tournait, comme le jour où sur le Breuil, j'étais monté dans une balançoire de foire.

J'étais déjà grand: dix ans. C'est ce que je lui disais:

"N'épouse pas mon oncle Joseph! Dans quelque temps, je serai un homme: attends-moi, jure-moi que tu m'attendras! C'est pour rire n'est-ce pas la noce d'aujourd'hui? Ce n'était pas pour de rire, du tout; ils étaient mariés bel et bien, et ils s'en allèrent tous les deux.

(A Suivre)



E PUR! SI MUOVE!

Le logement de la famille ouvrière

COMMENT L'AMELIORER? France

En France, pays centralisé où l'on compte un peu trop sur la réforme des lois pour la réforme des mœurs, les initiatives pour l'amélioration des logements ne se sont généralisées que depuis l'intervention du Parlement.

Une première loi en date du 30 novembre 1894, loi Siegfried, a établi : 1. des "organes d'impulsion" : un conseil supérieur des habitations à bon marché et des comités de patronage dans chaque chef-lieu de département et d'arrondissement pour éveiller, guider, encourager les bonnes volontés désireuses de concourir à l'œuvre des réformes; 2. des "facilités de crédit" et des "immunités fiscales" en faveur des constructeurs de maisons salubres à bon marché; autorisation est donnée aux hospices, aux caisses d'épargne, à diverses institutions de bienfaisance, de leur prêter une partie de leurs fonds disponibles; divers impôts sont supprimés ou réduits en leur faveur; 3. des dérogations aux règles du droit civil concernant la "transmission successorale" dans le but de fixer les générations au même foyer.

Deux lois plus récentes, celle du 12 avril 1906, et celle de 10 avril 1908 ont augmenté considérablement l'efficacité de la première :

En voici les principales dispositions :

1.—"Meilleure organisation des comités locaux" créés par la loi précédente et "rendus obligatoires". Exigence d'un "certificat de salubrité" délivré par eux après inspection des bâtiments, pour quiconque veut jouir des avantages de la loi.

2.—Multipliation et extension des "facilités de crédit, immunités fiscales" et "autres privilèges" pour faciliter à l'ouvrier l'acquisition d'une maison saine. Autorisation est donnée aux départements et aux communes d'encourager les sociétés de construction et de crédit en leur achetant des actions, en leur donnant des terrains et même en leur cédant des constructions pour au moins la moitié de leur valeur réelle, mais non d'exploiter sans intermédiaire. (Manuel social pratique de l'Action Populaire, page 260).

3.—Création d'un "fonds spécial de vingt millions pour avances aux sociétés" locales ou régionales "de crédit" satisfaisant à certaines conditions dont la plus rigoureuse est de posséder un capital social d'au moins \$40.000. Les avances qui seront faites par l'Etat au taux réduit de 2% devront être employées par les sociétés en prêts hypothécaires individuels, c'est-à-dire garantis par une hypothèque sur la maison.

4.—Etablissement d'un "système spécial d'assurances-décès", grâce auquel l'ouvrier possesseur d'une maison dont il n'a pas encore intégralement remboursé le coût venant à mourir, la prime éteindrait sa dette, et la veuve et les orphelins demeureraient en paix au foyer affranchi.

Des amendements déjà votés ou encore en projet élargiront davantage ces mesures bienveillantes.

A l'heure actuelle, en France, grâce au concours fourni par l'Etat, l'ouvrier sobre et honnête peut se bâtir une maison, en devenir propriétaire en vingt-cinq ans, ou en assurer aux siens en cas de mort la pleine et entière propriété, moyennant un versement périodique tout juste égal et parfois inférieur aux loyers ordinaires. M. Ribot, l'académicien-sénateur, le principal auteur de la loi de 1908, en a fourni à plusieurs reprises l'éclatante démonstration. (Guide Social, 1911, page 64)

Avec et après l'Etat, d'autres facteurs sont entrés en ligne : "Les patrons". On les trouve au fond des plus anciennes entreprises pour la construction de logements meilleurs; citons l'familistère de Guise, les maisons ouvrières d'Anzin, de Baccarat, du Crensat, etc. Aujourd'hui ils préfèrent agir par prêts individuels.

"Les philanthropes". Jusqu'en 1904 leur apport a été mince, quatre ou cinq fondations n'atteignant pas ensemble un demi-million. En 1904, le célèbre banquier Rothschild a donné deux millions qui permettront de loger deux mille familles.

"Les capitalistes". Ils montrent assez peu d'activité; ils ont bien, il est vrai, fondé cent sociétés, mais trois seulement possèdent le capital suffisant (\$40.000) pour pouvoir bénéficier des avances de l'Etat.

Rappelons les initiatives prospères de MM. Mangin à Lyon et Siegfried au Havre.

"Les coopératives". Dès 1867, un groupe d'ouvriers réunis pour se pourvoir d'un logement obtint de Napoléon III, 47 maisons, dès qu'ils eurent réuni un capital de \$20.000; mais leur exemple ne trouva guère d'imitateurs. En 1894, on ne comptait encore en France que trois coopératives de logements. Les encouragements de la loi ont eu pour effet de les multiplier considérablement. Indépendamment des avantages communs accordés indistinctement aux sociétés qui s'occupent des logements ouvriers, la législation française établit une distinction quant aux formalités à remplir et aux droits à acquitter entre les "sociétés à forme capitaliste" composées de personnes plus fortunées qui n'occupent pas ou n'acquiescent "pas pour elles-mêmes" la maison à bon marché, et "sociétés à forme coopérative" composées exclusivement ou non, de personnes moins fortunées qui occupent "elles-mêmes" ou veulent acquiescer "en propre" une habitation saine. On ne comptait encore en 1899 sur 50 sociétés d'habitations ouvrières, que 18 coopératives. On en comptait en 1904, 81 sur 150 sociétés et en 1910, 170 sur 269 sociétés.

Les "Caisses d'épargne" n'ont point apporté jusqu'ici le concours qu'autorisait l'Etat en 1903, 547 caisses possédaient trente millions de fonds disponibles; 25 seulement accordaient à des sociétés d'habitations ouvrières des prêts n'excédant pas un demi-million. Leurs avances sont montées depuis à deux millions, mais n'atteignent pas le huitième de celles qu'a consenties dans le même temps la seule caisse belge.

La "Caisse des dépôts et consignations" a employé en 62 prêts à 53 sociétés un million, des cinquante dont se compose sa fortune, au lieu de dix dont l'Etat l'autorise à disposer.

Les "Bureaux de bienfaisance", les "hospices", les "institutions charitables" n'ont guère agi.

Les "Communes" pas davantage: dix villes seulement sont venues au secours des sociétés d'habitations et ont usé des facultés que leur accordait la loi de souscrire des actions, de concéder des terrains, de garantir des dividendes.

Les "Départements" n'ont rien fait, mais la crise du logement sévit présentement avec tant d'intensité, surtout dans la capitale, qu'on commence un peu partout à s'émeouvoir et à s'ébranler. L'année ne s'achèvera pas sans voir surgir beaucoup d'initiatives.

L'abbé E. E. M. GOUIN, P.S.S.

"Cercle Laval"

Vendredi dernier ont eu lieu les élections annuelles du Cercle Laval. Voici les noms des nouveaux élus :

Président.—Georges Beaupré.
Vice-président.—Roch Bergeron.
Secrétaire-archiviste.—Georges Robert.
Secrétaire-correspondant.—Alfred Labelle.

Trésorier.—Benjamin Ethier.
Aviser.—Aldéric Blain, président sortant sortant de charge.

Accusé de réception

Nous accusons réception du volume de M. Guy Delahaye : "Mignonne, allons voir si la rose..."

C'est par l'esprit qu'on s'amuse, mais c'est par le coeur qu'on ne s'ennuie pas.

Mme SWETCHINE.

x x x

Le succès n'appartient pas toujours aux justes, et il ne justifie jamais les coupables.

J. SIMON.

x x x

Exalter ou rabaisser sans mesure, prodiguer la louange ou le blâme, faire d'un personnage politique, selon l'intérêt ou la circonstance, — un génie rare, un héros, un sauveur, — un homme sans talents, un homme incapable, un fléau! tels sont, on ne l'ignore point, les errements de la presse et de l'esprit de parti.

BALMES.



Nous extrayons de la Chronique universitaire de la "Patrie", les distiques suivants qu'on y lisait sous la rubrique ci-haut.

DE L'AMOUR

I
Les jeunes filles rencontreras
Pour en connaître un assortiment

II
Ton coeur prodigueras
A toutes les idylles du moment

III
Lorsque de toi l'on s'éprendra
Reste... ou sauve-toi prudemment

IV
La future belle-mère amadoueras
Et ton futur beau-père également

V
Quand un baiser tu donneras
Tiens au retour énergiquement

VI
Fais l'amour comme tu l'entendras
Mais vas-y modérément

VII
Mais, si tu es sincère tu n'auras
Qu'une vraie "blonde" effectivement

DE LA VIE

I
Un verre parfois tu prendras
Par prescription comme fortifiant

II
Au théâtre tu beugleras
Dans les entr'actes seulement

III
Sur la rue Sainte-Catherine marcheras
En faisant d'oeil aux mamans.

IV
De la police te ficheras
Et lui répliqueras vertement

V
Les passants tu bousculeras
Pour montrer que tu es étudiant.

VI
Ta place aux dames cèderas
Dans les p'tits chars courtoisement

VII
Sur les trottoirs ne cracheras
Mais sur les vitrines tout le temps.

VIII
Dans les p'tits chars voleras
Ton passage assidément.

IX
Toutes les fois qu'on te prendra
Débats-toi résolument.

X
Si tu t'en savales l'on dira
Que tu es chanceux assurément.

DU DEVOIR

I
Le matin très tard te lèveras
En t'étirant paresseusement.

II
Aux cours arriveras
Après l'heure, naturellement.

III
Dans les salles entreras
En faisant du bruit énormément.

IV
Ton professeur salueras
Eu gardant ton casque crânement.

V
Pendant la leçon tu liras
Ton journal fidèlement.

VI
Dans les livres n'étudieras
Qu'aux examens sérieusement.

VII
Toutes choses tu feras
Contraires aux règlements.

VIII
Aux examens tu bloqueras
Quelquefois, mais pas souvent.

IX
Aux remarques qu'on en fera
Tu répondras en t'en moquant.

X
Le soir, très tard te coucheras
Après une veillée d'amusements.

TITI-CARABIN.

Tribune Libre

M. le Rédacteur,

J'ai lu le rapport—plutôt court—de la célébration de notre fête patronale à la cathédrale puis à l'archevêché, publié dans la dernière livraison de l'"Etudiant". Il m'a fait peine d'y constater qu'on n'avait réservé aucune place d'honneur au président de notre publication universitaire. Je suis complaisamment porté à croire qu'il n'y a là qu'un oubli de la part de notre reporter, car chacun comprend maintenant—j'en suis convaincu—que l'"Etudiant" a le droit d'être représenté dans toutes nos fêtes universitaires aussi bien que les divers corps d'étudiants : droit, médecine, etc.

Me serait-il permis, M. le rédacteur, de vous demander de renseigner exactement vos lecteurs sur cette petite question "protocolaire". Cette brève mise au point mettra fin au petit malaise de certains amis de notre journal, et cela, je l'espère bien, tout à l'avantage de ceux contre qui pourraient se porter les accusations de confrères plus ardents...

Cordialement vôtre,

Un membre de la S. P. L.

NOTE DE LA REDACTION—Il nous semble en effet que le Directeur de notre journal n'eût pas été de trop à cette réunion universitaire.

SOUHAITS

A ses protecteurs, à ses lecteurs, et lectrices, à tous ceux qui lui ont fait, ou voulu du bien, l'"Etudiant" souhaite un joyeux Noël suivi d'une année nouvelle, débordante de bonheur et de prospérité!

A NOTER

L'"Etudiant" entre en vacances de Noël avec le présent numéro.

La prochaine livraison se fera le premier vendredi après "les Rois".

Pour vos articles de

MERCERIES

n'oubliez pas le

"Royal Store"

271 Sainte-Catherine Est.

Vous trouverez ici les chemises, cravates, sous-vêtements les plus choisis.

La maison tient en vente les faux-cols "Lion Brand" et un fameux chapeau, Spécial à \$1.50.

Etudiants, l'on fera une réduction libérale.

A. O. LUSSIER, Gérant.



"Les étudiants ont arrivés!
"Les étudiants sont arrivés..."
Mais où? Quand? Pourquoi? C'est simple, un carabin leur a promis gratuitement une "traite" à l'EAU DE RIGA. Et ce carabin, c'est... l'"Etudiant" quand ses actionnaires auront vendu leurs actions... Et tous sont venus.